

**TOM BOUMAN**

# Dans les brumes du matin

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Yannis Urano



actes noirs

*ACTES SUD*





DU MÊME AUTEUR

*DANS LA VALLÉE DÉCHARNÉE*, Actes Sud, 2018.

Illustration de couverture : © Jenny Tiffany

Titre original :

*Fateful Mornings*

Éditeur original :

W. W. Norton & Company Inc., New York

© Tom Bouman, 2017

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2020  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-13773-1

TOM BOUMAN

Dans les brumes  
du matin

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Yannis Urano

*ACTES SUD*



*Et pourtant, les sages pensent que partout où  
l'homme se trouve, les forces obscures susceptibles  
de nourrir ses rapacités sont également présentes,  
tout comme les êtres de lumière qui conservent  
leur miel dans les alvéoles du cœur, ainsi que  
les êtres du crépuscule qui virevoltent ici et  
là, et tous forment une nuée de passion et de  
mélancolie autour de lui.*

W. B. YEATS





I



À l'est, le soleil gagnait le ciel pendant que je traversais un pré au volant de mon pick-up, direction le lac de Maiden's Grove. Sur les collines, le feuillage des trembles se déployait en nuages vert pâle au-dessus des violettes, qui poussaient un peu partout dans l'herbe et essayaient de tenir tête à la fraîcheur et l'humidité du printemps. L'été s'annonçait de partout.

Qui a décidé de baptiser le lac Maiden's Grove, ça, j'en sais rien ; sûrement la même personne qui a décidé d'appeler notre canton Wild Thyme, deux cents ans plus tôt, quand le nord de la Pennsylvanie était pas encore colonisé. Ils ont débarqué et ils ont vu les eaux glacées de cette ornière profonde, alimentée par des sources, qui se déversait dans January Creek et rejoignait le Susquehanna au sud avant de se jeter dans la baie de Chesapeake.

J'ai pris un virage à angle droit et j'ai suivi la route jusqu'aux cottages plantés sur le rivage. On les avait construits dans les années 1930, quand la famille qui possédait la plupart des terres aux alentours avait vendu quelques parcelles pour se faire un peu d'oseille. Ce que je sais, c'est que cette famille-là, les Swales, avait ensuite refait fortune dans le comté de Luzerne. Jusqu'à récemment, ils avaient laissé les trois quarts restants du lac à l'état sauvage. Ceux qui habitaient sur le rivage sud, c'étaient des gens riches, qui tenaient toujours leur maison impeccable et cherchaient avant tout le silence et la solitude. Ils lâchaient régulièrement des truites dans le lac et interdisaient les bateaux à moteur. Je me suis garé devant le Cottage n° 7, près d'un gros 4x4 Mercedes bleu marine, et je me suis dirigé

vers le jardin à côté du bâtiment. Je voyais les rayons du soleil matinal dessiner des taches de lumière blanche sur la surface bleue du lac. On pouvait même la sentir, la lumière. Rhonda Prosser, une femme d'âge mûr, mince, avec les membres tout secs d'une coureuse de fond, était accroupie devant une fenêtre cassée du sous-sol. Elle s'est levée quand je me suis approché. Ses dreadlocks grises étaient glissées dans des anneaux en argent et elle avait un beau visage, sévère, le visage d'une blanche, pour être clair, même avec sa coiffure. Je les avais déjà vus, elle et son mari, l'été, aux réunions mensuelles du canton. Ils avaient monté un projet pour harceler Steve Milgraham, mon patron, le responsable de Wild Thyme, au sujet des puits de gaz et de la fracturation des roches. Ils voulaient surtout savoir si l'EPA, l'agence de protection de l'environnement, surveillait bien nos activités, et aussi où partait l'argent de la loi 13. C'est grâce à ça qu'ils s'étaient fait remarquer dans le comté d'Holebrook, alors qu'ils habitaient à la base dans l'État de New York, au nord de la frontière.

Rhonda m'a scruté par-dessus des lunettes en demi-lune fixées sur le bout de son nez.

— Henry Farrell, Wild Thyme, j'ai commencé.

— Ouais, je sais qui vous êtes. J'attendais plutôt la police d'État.

— Ben...

— Donc c'est vous qui allez vous occuper de ça ? elle a enchaîné. Parce que je vous ai déjà appelé, moi. J'ai même laissé des messages sur votre répondeur. Ils faisaient un boucan pas possible, là-bas, chez Swales, et vous avez même pas levé le petit doigt.

Elle avait raison. Andy Swales, c'était le prince de la famille et l'année d'avant, il avait fait construire un château en pierre sur une colline qui surplombait le rivage nord, et des docks, aussi, avec un petit hangar à bateaux. Depuis le cottage des Prosser, on apercevait une des tourelles de la bastille.

Swales louait une partie de son domaine et une caravane à un couple de jeunes, Kevin O'Keeffe et Penny Pellings. En échange, ils s'occupaient de l'entretien du château et du terrain, même s'ils étaient pas connus pour être particulièrement

soigneux. Les services de protection de l'enfance leur avaient retiré la garde d'Eolande, leur petite fille, née à peine un an plus tôt. L'affaire avait fait un peu de bruit. À part mes visites de contrôle occasionnelles, qui leur servaient à monter un dossier pour récupérer Eolande, on m'avait déjà appelé pour venir voir ce qui se passait à la caravane, cet hiver, mais c'était rien de méchant, juste une engueulade entre hippies qui avait un peu dégénéré.

Le truc, c'est que du coup, avec Kevin et Penny qui vivaient là-bas, une certaine frange de la population locale avait maintenant accès au lac et les propriétaires des cottages aimaient pas beaucoup ça. Depuis l'été d'avant, ils m'appelaient à la moindre occasion, scandalisés, pour se plaindre de ce qui se passait à Maiden's Grove : quelqu'un qui jouait de la musique trop fort, trop tard, ou qui pêchait leurs truites dans le lac. Je leur répondais que quand on lâche des poissons dans un lac public, après, ils appartiennent à toute la communauté. J'avais quand même appelé Andy Swales pour le bruit. Il m'avait expliqué que ses locataires avaient le droit de faire ce qu'ils voulaient du moment qu'ils exagéraient pas trop. De mon côté, je pensais aussi qu'on était dans un pays libre et qu'on avait quand même le droit de se saouler au bord du mauvais lac.

Mais ce qu'il y avait de pire, pour les habitants des cottages, pire que leurs nouveaux voisins au nord, c'était que Swales avait signé un contrat autorisant une compagnie gazière à venir forer un puits sur son terrain. Dans quelque temps, de l'autre côté du lac, ils auraient peut-être tous une vue imprenable sur un derrick en train d'injecter du poison dans la croûte terrestre, avec un puits en béton comme seule barrière pour protéger leur étendue d'eau.

— Ben la police d'État a appelé le comté, qui a appelé le canton, et le canton, c'est moi, donc...

— Mmm.

— Le poste de la police d'État le plus proche est à une heure de route. Mais je travaille en collaboration avec le comté, des fois, pour les suspects, tout ça. Vous me faites visiter ?

On est rentrés. L'intérieur du cottage était blanc et très peu chargé. Rien sous les tables ni sous les chaises, les plans de

travail étaient propres, les étagères remplies de livres d'art. Il y avait aussi un débarras pour les vêtements et les chaussures d'extérieur d'où on avait une vue imprenable sur le lac, avec des bouées de sauvetage, des gants de baseball accrochés au mur et un banc posé sur le sol en dalles de schiste. Contrairement à la plupart des maisons que je visitais pendant mes heures de service, on trouvait rien qu'on aurait pu qualifier de camelote dans celle-là. En fait, le cottage était tellement peu en désordre que j'ai eu du mal à croire qu'on venait de le cambrioler, jusqu'à ce que j'aperçoive au mur les fixations censées soutenir une télé à écran plat et les contours de l'emplacement où une chaîne hi-fi était posée avant, sur une commode bleue peinte au lait. Rhonda disait qu'on avait aussi volé deux instruments à cordes de collection, mais pas la vieille harpe, qui avait une valeur inestimable mais dont l'état s'était beaucoup dégradé et qui ressemblait désormais plus à un objet d'art populaire qu'à un instrument. Elle me l'a montrée et elle a commencé à gratter les cordes ; ça sonnait pas très bien. Dans une chambre, à l'étage, les cambrioleurs avaient forcé le tiroir d'une table de nuit pour récupérer un pistolet HK 9 mm automatique. Rhonda a précisé que c'était celui de son ex-mari, qui s'en servait pour éloigner les coyotes, qu'il était noir et qu'elle y avait pas touché depuis son divorce. Il y avait comme une pointe de résignation, dans sa voix, quand elle parlait de son ex. C'était la première fois que j'entendais parler de leur séparation, donc je me doutais que ça devait être récent. Elle savait pas si le flingue était chargé, peut-être que oui. Dans le tiroir, il restait une boîte presque vide de balles blindées 124 grains. On avait aussi embarqué leur stock d'alcool fort et tous les outils au sous-sol qui avaient pas été mis sous clef. On est redescendus au rez-de-chaussée.

— Ce qui a le plus de valeur dans la maison, c'est ça, elle m'a lancé, en pointant du doigt une peinture à l'huile dans un cadre doré, avec une applique lumineuse montée juste au-dessus. Je comprends pas pourquoi ils ont allumé la lumière sans prendre le tableau. Bizarre. Mais bon, peu importe, je me doute que c'est pas très important.

Dessus, on voyait des vaches dans un champ, à côté d'un ruisseau, au coucher du soleil. Dans un scintillement de bijouterie turquoise, elle a passé délicatement ses doigts sur le bord du cadre pour le redresser.

— Et donc, hier soir, quand c'est que vous avez reçu l'appel ?

Rhonda avait l'air un peu abattue.

— On a réglé l'alarme pour que les appels arrivent ici, pas à Syracuse. Enfin, c'est Evan, mon ex, qui l'a fait. C'est là-bas que j'étais la nuit dernière, à Syracuse. C'est lui qui a reçu l'appel mais c'est moi qui ai gardé le cottage, donc il m'a passé un coup de fil. Les étés où on restait ici, la plupart du temps, on fermait même pas les portes, mais on a des amis sur le lac Silver qui ont eu quelques problèmes, alors Evan a installé le système en pensant qu'on aurait jamais à s'en servir. Je m'attendais pas à ça.

— Vous êtes vachement isolés, pourtant, j'ai ajouté.

— Ouais, c'est ce qu'on croyait, a répondu Rhonda avant de se reprendre. Non, en fait, je crois que la situation est pire que ça. On avance, on avance, on a trouvé quelque chose de bien. Comment on peut s'attendre à ça, hein ? Tant pis, faut continuer d'avancer, elle m'a fait, avant d'essayer de l'index les larmes qui perlaient sous ses yeux. Je pense qu'il faut juste se faire à l'idée, aujourd'hui. Y a plus nulle part où aller.

— J'ai déjà vu ça pas mal de fois. Y a rien de personnel. Ils vous veulent pas de mal, ces gars-là. Ils vous connaissent même pas. Par contre, ils savent de quoi ils ont besoin. Ils cherchaient de l'héroïne, sûrement. Et donc, l'appel est arrivé ici, la répartitrice a pas aimé ça et elle a contacté la police d'État, qui a contacté...

— Evan, mon ex.

— Et après, c'est lui qui vous a appelée.

Elle a hoché la tête.

— Bon, je vais essayer de relever un peu les empreintes, tout ça, je lui ai dit, mais la meilleure façon pour que l'enquête avance, c'est de faire parler les gens.

Je me faisais pas beaucoup d'illusions. Au sein de la communauté, n'importe quel cambriolage était considéré comme un crime et personne avait envie d'envoyer un beau-frère ou

qui que ce soit d'autre en cabane pour avoir volé une chaîne hi-fi, surtout parmi les habitants des collines de Wild Thyme, où une culture anti-autorités était bien profondément enracinée. Je pouvais peut-être réussir à suivre le parcours des objets volés jusqu'aux petites villes à la frontière sud de l'État de New York, mais il y avait peu de chance. J'ai relevé les empreintes sur les boutons de porte, sur quelques surfaces, et puis j'ai fait le tour du propriétaire pendant un bon moment. Les voleurs avaient rien laissé derrière eux. Ils avaient peut-être même enlevé leurs bottes avant de forcer l'entrée. J'ai dit à Rhonda que j'étais désolé pour elle et j'ai repris la route.

J'ai mis à peu près vingt minutes pour rejoindre le poste de police. Après un virage, je me suis retrouvé dans ma vallée et j'ai roulé encore un peu avant d'aller me garer sur le gravier autour du garage municipal. Dans le canton de Wild Thyme, il y avait pas toujours eu de flic en service. Je suppose que ça dépendait du sentiment de sécurité qu'éprouvaient les gens et du montant d'impôts qu'ils voulaient bien payer. Avant que je revienne du Wyoming, il y a de ça quelques années, le poste était resté vacant et en cas de problème, les gens comptaient sur la police de Pennsylvanie et sur le shérif du comté d'Holebrook pour tout arranger. D'ailleurs, c'est en grande partie grâce au shérif Dally que j'ai eu le job. Il voulait réduire la zone de couverture de son département et il a senti qu'en étant là-haut, à Wild Thyme, je pouvais lui être utile.

Pour aménager le poste de police, les autorités cantonales avaient choisi une pièce dans un bâtiment qui servait à la fois de garage et de caserne pour les pompiers volontaires. J'ai déverrouillé la porte et je suis entré avant d'allumer un ventilateur, même si ça changeait jamais rien. Des fois, on avait l'impression que l'air du bureau avait pas été renouvelé depuis 1967, quand on avait construit le garage, que rien entrant ou sortait de là. Le bureau à côté du mien était toujours vide. Mon dernier adjoint en date, Krista Collins, qui avait bossé un peu plus tôt pour le shérif, avait occupé le poste pendant cinq minutes avant qu'on la rappelle sous les drapeaux ; en Afghanistan, cette fois. Là-bas, elle avait rencontré un sergent



et elle m'avait fait savoir qu'elle reviendrait sûrement jamais en Pennsylvanie. Et de toute façon, même si j'avais les moyens d'engager quelqu'un d'autre, les jeunes diplômés de l'école de police se battaient pas vraiment pour venir faire un boulot payé au lance-pierre dans une zone rurale. Les candidatures que j'avais reçues venaient de flics plus âgés, contre qui on avait déjà porté plainte pour brutalité et qui avaient des problèmes de discipline, des types qui s'étaient pris la tête avec leur service et qui cherchaient une issue de secours. Pour postuler à une offre à onze dollars de l'heure, la plupart devaient être vraiment désespérés, mais au cas où, je gardais quand même quelques CV sur mon bureau.

Je me suis dit que je pourrais sortir un de mes radars pour aller contrôler la vitesse un peu partout dans le canton, mais finalement, j'y ai renoncé. C'était une de ces matinées du mois de mai où je glandais un peu après m'être levé aux aurores pour chasser le dindon. En plus, quand on est officier de police dans un petit canton comme ça, la frontière entre se rendre utile et emmerder la communauté est pas toujours facile à discerner. C'est pour ça que d'habitude, je concentrais plutôt mes efforts sur les gros pick-up et les camions-citernes qui venaient d'ailleurs pour participer aux travaux sur les schistes de Marcellus.

J'ai appelé les bureaux du shérif pour demander si de leur côté, ils avaient eu des plaintes pour cambriolage, et s'ils avaient des suspects. Rien de particulier à Fitzmorris ou dans ses environs. J'ai renseigné la plupart des infos dans un dossier de plainte, en laissant de la place pour le nom des coupables, et je l'ai rangé dans un tiroir du bureau.

Pas longtemps après, le responsable du canton a fait son apparition. Il portait un polo rayé, un bermuda vert et des chaussures de travail poussiéreuses. Comme je l'ai déjà dit, il s'appelait Stephen Milgraham. Il avait la cinquantaine et il gérait une entreprise en bâtiment. En privé, je l'appelais l'Individu souverain, ou juste le Souverain, en rapport à ses penchants libertariens. Comme j'étais tout seul au poste de police, je devais rendre des comptes aux contribuables de Wild Thyme par le biais du Souverain. Il me critiquait ouvertement,

il refusait systématiquement d'acheter des uniformes neufs et en plus, il m'avait pris mon mini-frigo.

— Steve, je lui ai fait, content de vous voir. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Ah, merci.

Il a tiré une chaise vers mon bureau avant de s'asseoir sur le bord.

— Comment ça va ? Occupé ?

— Eh oui, toujours un truc à faire, j'ai répondu.

— J'ai croisé Rhonda, ce matin.

— Très bien.

— Apparemment, vous lui avez dit qu'on avait des problèmes d'héroïne, dans le coin.

— Je vois que les nouvelles vont vite.

— Henry.

Il a craché un jus de tabac à chiquer dans une bouteille de soda. Steve connaissait toutes les routes de Wild Thyme, la façon de les entretenir et aussi tous les électeurs. De manière générale, les gens l'aimaient bien. Ça aurait été pratique pour moi d'être du même avis. J'avais de plus en plus l'impression qu'il serait content si je devais plus jamais arrêter personne et déménager dans un autre comté.

— Écoutez, Stephen...

— Vous me garantissez que j'aurai plus de soucis avec Rhonda ?

— Stephen...

— Après, peut-être qu'elle a juste le cafard parce que personne ne l'aime.

— Allez, arrêtez.

— Si vous avez pas assez de boulot, vous avez qu'à m'appeler, a continué Stephen en se levant, comme pour mettre fin à la discussion. Mais on veut pas que vous inventiez des...

— J'ai rien inventé du tout...

— ... des histoires à dormir debout pour les foutre dans votre registre et faire trembler les petites vieilles pendant les réunions de leur club féminin.

— ... et c'est pas vous qui décidez de ma quantité de travail, j'ai répliqué.

— Ah bon ?

— Si, OK. Mais s'il vous plaît, lisez au moins le registre. Les derniers mois.

Dans les premiers temps, l'arrivée du trafic d'héroïne dans les campagnes était restée taboue, on en avait honte. Mais maintenant, on pouvait lire plein d'histoires dans les journaux. La vérité, c'est que depuis six mois, j'aurais sûrement pu enchaîner les arrestations, comme j'en avais envie. Je patrouillais souvent en bagnole à travers ce qu'on appelle les Hauteurs, une communauté assez pauvre de hors-la-loi et de personnes démunies perchée sur les plus hautes collines du canton, et je saluais de la main tous les gens que je croisais autour de leur piaule. Des fois je me disais tiens, celui-là, je le connais, c'est un bon à rien, je me demande ce qu'il a dans les poches ? Mais maintenant, avec la quantité de came qui rentrait, je me posais la question à peu près pour tout le monde, même pour les citoyens ordinaires.

— Je les ai vus, les rapports, m'a fait le Souverain. Y a quoi, quelques cambriolages, c'est tout.

— Ouais, quelques cambriolages par mois alors qu'avant, c'était par an. Et puis y a les détentions de drogue aussi, les overdoses, les accidents de la route. Si vous pensez qu'y a rien qui m'échappe...

— Si si, j'en suis sûr. Bon allez, je vais au bureau. Je vous emmerde pas pour le plaisir. Je sais que vous avez un boulot à faire, mais essayez d'être discrets, vous et vos rapports.

Milgraham était sur le point de sortir quand je lui ai dit :

— Steve, c'est pas moi qui fais peur aux petites vieilles. Vous vous en rendez compte, j'espère ?

On était en début d'après-midi et j'étais tranquillement installé à mon bureau, en train de pioncer, quand mon téléphone a sonné : j'avais un message de Shelly Bray. Ses deux gamins étaient à l'école, son mari au boulot, donc pas de danger, les chevaux étaient nourris et elle avait plus de clients aux écuries ; c'était le signal que je pouvais passer. J'avais une fenêtre d'une demi-heure après chaque texto pour me pointer ou pas. Notre système était simple. Elle m'envoyait jamais de message pour d'autres raisons et tout ce qu'elle écrivait, c'était salut ou ça va ? voire juste hey. Quand je pouvais, j'y allais.

J'ai tourné sur Fieldsparrow Road et j'ai garé ma voiture hors de vue, derrière l'ancienne ferme d'Aubrey Dunigan, où on avait eu tous ces problèmes l'année d'avant. Ensuite, j'ai traversé son champ envahi de broussailles en trotinant jusqu'à la crête boisée qui dominait la propriété. Il y avait un sentier qui passait devant un site d'extraction qu'on avait dégagé, mais comme personne était encore venu forer, pour l'instant, c'était qu'une étendue silencieuse couverte de brins de pâturin. L'unité de forage ancrée dans la roche loin sous nos pieds se trouvait en partie sur la propriété des Bray. La location du terrain était aussi un sujet de dispute entre Shelly et son mari. Elle était fermement opposée à l'hydro-fracturation – une position que j'avais des raisons de partager – mais son mari, lui, pensait que c'était inévitable. Au final, c'est lui qui avait gagné.

J'ai fait une pause à la sortie des bois pour observer le grand vallon doré autour de l'élevage de chevaux des Bray. Ça grouillait de vie : une tresse de lumière, de bourdonnement d'insectes et de parfums de fleurs sauvages mêlés à ceux de la paille et du fumier. Pendant que je m'approchais discrètement de la maison en longeant la lisière des arbres, les deux montures de Shelly continuaient à remuer la queue dans le petit coin d'ombre qu'un pommier sauvage leur offrait, sans faire attention à moi. Elles s'appelaient Pinky et Wurlitzer.

Arrivé à la porte de la cuisine, j'ai enlevé mes bottes pour faire gaffe de pas laisser d'empreintes. J'ai senti une bouffée de désir et de bonheur monter en moi quand j'ai aperçu Shelly qui descendait lentement les escaliers. C'était une jolie brune, la quarantaine, avec un sourire immense et dévastateur. Ce matin-là, elle portait qu'un débardeur blanc tout propre et une culotte rayée. Elle est passée devant moi pour se diriger vers le frigo et elle en a sorti une carafe d'eau glacée avec des tranches de citron qui flottaient dedans. Elle a rempli un verre avant de me le donner.

— T'as l'air crevé, elle m'a dit. Viens, on monte.

Nu sous l'eau fraîche, dans la douche d'une des salles de bains, je me tenais derrière elle en promenant mes mains sur son ventre, dont les muscles et la chair, pour moi, étaient devenus

aussi familiers que son visage. Ma main est descendue entre ses jambes et ma respiration s'est accélérée. En sentant mon sexe qui durcissait, elle s'est penchée en avant, une main sur le carrelage, et m'a guidé en elle avec l'autre, sans protection.

C'était presque trop bon.

— Eh merde, j'ai lâché, on peut pas faire ça.

Elle m'a serré contre elle en mettant sa main derrière ma cuisse.

— Vas-y, elle m'a dit, finis.

Je me suis dégagé avant qu'il soit trop tard et je suis resté debout contre le mur, le regard inquiet, pendant que Shelly haussait les épaules, sortait de la douche et se tirait de la salle de bains. J'ai fini par la suivre. Dans la chambre d'amis, elle m'a tiré vers elle et on a pris notre temps pour finir ce qu'on avait commencé, mais en se protégeant, cette fois. Après ça, on est restés allongés l'un à côté de l'autre sur le couvre-lit, avec la brise chaude qui entrainait par la fenêtre ouverte pour venir nous caresser.

— Fait chaud, elle m'a dit.

— Ouais.

— Demain ?

— OK, j'ai répondu.

— Quoi, Henry ?

— Quoi, quoi ?

Shelly a ramassé son tee-shirt sur le sol avant de l'enfiler. Elle a tiré sa culotte vers le haut et elle m'a demandé :

— C'est plus aussi bien qu'avant ?

— C'est pas ça, le problème. C'est lui.

— Je pourrais le quitter.

C'était la deuxième fois qu'elle disait un truc dans le genre. La première, c'était la semaine d'avant, et j'avais fait semblant de pas entendre.

— Pas à cause de moi, je lui ai dit. Pense aux gamins.

— Henry, ça fait des années que je le connais. Je sais que c'est pas le diable en personne, mais essaie de comprendre : il est trop amoché, on peut plus rien pour lui. T'en fais pas pour les gosses. Ça serait plutôt leur rendre service.

— Ouais, mais... pas à cause de moi.

Elle a soupiré.

— Demain, du coup ?

Pendant que je me rhabillais, j'ai entendu un bruit de moteur. Ensuite, au rez-de-chaussée, j'ai entendu Shelly qui lâchait un juron.

— Henry ?

— Je passe par la fenêtre.

J'avais mémorisé le plan de la maison au cas où ce genre de problème arriverait, mais je m'étais dit que je serais jamais assez débile pour laisser une situation comme ça se présenter. Pieds nus, avec autant d'agilité dont un gars d'un mètre quatre-vingts pouvait faire preuve, je me suis fauflé par une fenêtre ouverte et j'ai fait un saut de trois bons mètres depuis le rebord avant d'atterrir sur mes pieds. De là, je me suis dirigé discrètement derrière une pile de bois pour me cacher. Au coin de la maison, sur le porche, je voyais Shelly et son mari qui se tenaient face à face.

— Surprise, surprise, a dit Shelly.

— Y a la clim qui nous a lâchés, a fait Josh, tu le crois, ça ? Ils nous ont dit de rentrer chez nous, repos.

— J'y crois pas une demi-seconde.

— Bah, peut-être que j'avais juste envie de te voir, il a ajouté.

— Je m'y attendais pas, c'est tout.

Quand j'ai entendu la contre-porte claquer, j'ai posé ma tête sur l'herbe et je me suis mis à contempler le ciel bleu en pensant à mes bottes. Cinq minutes plus tard, j'ai décidé de filer en douce vers les bois. Cette fois, les chevaux m'ont suivi des yeux pendant tout le trajet. À l'abri dans l'ombre verte de la forêt, je me suis arrêté encore une fois pour observer la propriété des Bray et, pendant un moment, je me suis imaginé ce que ça serait de vivre là. C'était pas terrible de rôder comme ça dans leur maison, avec leurs photos de famille et leurs affaires perso un peu partout. Je me sentais coupable, ça, vous pouvez me croire. Mais en même temps, pour être honnête, je trouvais ça assez excitant. J'en avais besoin. Je me suis dit que ça serait la dernière fois, comme la fois d'avant.

Chez moi, j'ai récupéré une paire de baskets et je suis retourné au boulot. À 16 h 30 pétantes, j'ai décidé que j'avais fini ma journée et j'ai repris mon véhicule jusqu'à la ferme en ruine que je louais. J'ai enfilé ma tenue de camouflage et j'ai mis de la peinture verte sur mes chaussures brillantes, autour des yeux et sur mon visage, là où ma barbe poussait pas, avant de prendre la direction des bois. Je me suis assis à couvert à la limite d'un champ pour essayer d'appâter un dindon avec un appeau. C'était pas le bon moment de la journée et j'ai réussi à m'impressionner tout seul en parvenant à en attirer un, presque sans le vouloir. J'avais l'impression que c'était le même oiseau que j'avais entendu deux après-midi plus tôt, sur la colline d'en face, le même énorme mâle qui s'était approché de mon jardin, l'autre soir, pour venir me narguer pendant que je prenais mon dîner en caleçon sur le porche, assis sur ma chaise trouée. Parce que je vis à la campagne, en fait. Tout seul. J'avais attrapé mon fusil et je l'avais traqué pieds nus jusqu'à la forêt, mais ensuite, j'avais dû m'arrêter et j'étais resté un petit moment à le regarder s'éloigner sur le chemin en trotinant, déjà trop loin pour pouvoir lui régler son compte. Il s'était retourné pour me regarder, droit dans les yeux, puis il avait dodeliné de la tête avant de disparaître dans les bois.

Mais maintenant il se la jouait paranoïaque, retranché derrière les érables qui longeaient un ruisseau, alors je lui ai calmement glouglouté une autre invitation. Il lui a fallu vingt minutes avant de répondre. Il était beaucoup plus loin, à l'est de l'endroit où je l'avais repéré pour la dernière fois. J'ai entendu son cri et après un écho, il a fini par sortir se pavaner dans le pré. Sa tête a viré au bleu, au rouge, puis au blanc cadavérique pendant qu'il se promenait dans l'herbe en regardant autour de lui, l'air de se dire : "Bon, merde, elle est où la femelle ? Je vais pas te courir après, je te préviens." C'était le roi de son domaine. Je l'ai plombé et, à travers un petit nuage de fumée, j'ai marqué mentalement l'endroit où il aurait dû s'écrouler. La marche jusqu'au milieu du pré a servi à m'échauffer les jambes. En arrivant, je me suis aperçu que le dindon y était plus. J'étais sidéré par la faculté de l'oiseau, mi-débile mi-génie, à disparaître. Je l'avais eu, pourtant, je vous jure.

Sur le chemin du retour, j'ai suivi un des sentiers de mon voisin, qui passait dans une gorge boisée avant de remonter vers une forêt de pins rouges. La brise soufflait une odeur de pureté à travers les arbres, tellement puissante que je me sentais forcé de la suivre. L'air était doux. À un moment, je me suis écarté du chemin pour entrer dans l'ombre. J'ai avancé en poussant les branches noires entremêlées devant moi et j'ai fini par déboucher sur une petite clairière à ciel ouvert, avec de la mousse émeraude, des lycopodes foncés et de l'arisème petit-prêcheur qui recouvraient le sol. Cette brèche dans la forêt cachait un vrai trésor : à un mètre du sol, toute seule à l'ombre d'un érable, j'ai vu une azalée sauvage en fleur, avec ses pétales roses qui se balançaient comme s'ils étaient enivrés de parfum.

— Regarde-moi ça, j'ai dit.

J'ai posé un genou à côté de la plante et j'ai écarté quelques feuilles mortes qui traînaient par terre pour récupérer deux pousses avec mon couteau. J'ai dû me battre encore une fois contre la végétation pour rejoindre le sentier en gardant les plantes au chaud dans le creux de ma main.

De retour chez moi, j'ai attrapé une fourchette à salade dans un tiroir de la cuisine et je suis ressorti. J'ai observé l'étendue du paysage avant d'aller m'installer vers les arbres qui bordaient la route, le long d'une clôture de bois en train de pourrir. C'est là que j'ai tranquillement déposé l'azalée. Elle était plus sauvage, maintenant.



Le matin suivant était clair et sec. J'avais filé le train d'un dindon jusqu'à 5 heures du matin et j'étais tellement crevé que je me voyais mal arriver à l'heure au boulot. Je venais juste de rentrer à la maison, d'enlever ma tenue de camouflage, de ranger mon fusil et de mettre la bouilloire à chauffer pour me faire du café quand j'ai reçu un coup de fil d'Ed Brennan, mon ami. Les discussions qu'on avait au téléphone étaient plus les mêmes qu'avant, et ça resterait comme ça dans les années à venir.

Ed, c'était un grand type avec une grosse voix, mais ce matin-là, au téléphone, elle s'était transformée en murmure pour me raconter une histoire dont j'avais pas très envie de connaître la fin. Je me suis habillé en trois minutes et, en faisant déborder la tasse de café que je tenais à la main, j'ai pris la direction de Fitzmorris au volant de mon pick-up.

Les Brennan vivaient dans une petite ferme juste à l'extérieur de la ville qui, vous le savez peut-être, est le chef-lieu du comté d'Holebrook. Liz Brennan, c'est le médecin généraliste de la ville et Ed, lui, il dirige une entreprise de construction haut de gamme spécialisée dans les bâtiments à charpente en bois. Il emploie quelques mecs qualifiés, mais ses ouvriers viennent d'un peu partout, de programmes de réinsertion, ou autre ; peu importe, du moment qu'ils peuvent bosser. Liz et Ed ont deux gamins en bas âge, un garçon et une fille. Ed et moi, on était au lycée ensemble il y a de ça, quoi, quinze ou vingt ans. Je suis assez proche de leur famille. Ils m'ont toujours aidé à m'en sortir quand j'avais des problèmes. Et

autant vous dire que si vous connaissiez Liz, vous comprendriez comment je pouvais l'aimer avec toute la pureté d'un amour de chien, sans pouvoir exprimer ce que je ressentais pour elle dans une position plus confortable que celle d'un chien, et sans aucune chance de la suivre autrement qu'avec un romantisme canin. C'est la femme de mon meilleur ami. Je vous dis tout, alors autant avouer ça au passage. Ma vie était beaucoup plus simple quand ma femme était encore là, mais maintenant que j'ai éparpillé ses cendres dans l'Ouest, c'est un peu plus dur d'aller la rejoindre.

Je me suis garé dans la cour de la ferme blanche. Il y avait Ed qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Il m'a fait un petit coucou de la main avant de disparaître à l'intérieur. Sur le porche, un des ouvriers d'Ed était affalé sur une chaise. Il avait mis du scotch au bout de ses chaussures de travail pour les rafistoler et il portait une casquette de baseball qui cachait son visage, mais bon, je l'ai pas mal pris. C'était Kevin O'Keeffe, le gars qui vivait avec sa copine Penny dans la caravane, sur le domaine d'Andy Swales à Maiden's Grove. J'étais pas sûr de savoir s'il était endormi ou éveillé avant de grimper les escaliers. Il a remué un peu et ensuite, il a essayé de se lever. Je lui ai rendu son salut et j'ai tiré une chaise pour m'asseoir en face de lui.

— On fait ça ici ? il m'a demandé.

— Ben, je sais pas trop ce que je suis censé faire, en fait.

— Il vous a pas dit, Ed ?

— Non, mais je t'écoute.

Kev a jeté un coup d'œil vers la porte d'entrée avant de se reconcentrer sur moi.

— Vous allez pas me coffrer ?

— Dis-moi déjà pourquoi je suis là, ça sera un bon début.

J'avais pas la place de garder Kevin en détention dans mon minuscule poste de police, de toute façon. Pas pour plus d'une heure, en tout cas. S'il y avait vraiment quelque chose, ça finirait entre les mains du comté, aucun doute.

O'Keeffe a baissé la voix :

— Je l'ai pas tuée.

Il était en tee-shirt et j'ai regardé ses bras, histoire de voir s'il avait pas des bleus ou des écorchures. Il y avait des traces

d'éraflures et de scarifications sur sa peau brûlée par le soleil, mais rien de récent.

— Mais elle est plus là, j'ai complété.

— Ouais. Je suis rentré à la piaule y a deux nuits et à l'intérieur, c'était le gros bordel.

— T'es rentré vers quelle heure, cette nuit-là ?

— J'en sais rien, 2 h 30 ? Y avait... Oh, bordel, il a lâché, avant de cacher son visage dans ses mains toutes sèches et gercées puis de relever la tête. J'ai même pas fait gaffe... j'aurais dû. J'étais torché. Je me suis endormi direct. Je croyais qu'elle faisait la gueule parce que j'étais rentré trop tard, ou quoi, et qu'elle allait revenir juste après. Y avait pas besoin d'aller la chercher. Mais le matin, pas de Penny. Je l'ai appelée, j'ai appelé sa sœur, j'ai appelé sa mère, que dalle. J'aurais dû regarder un peu autour de moi, au moins, j'aurais dû voir. Après, je suis allé bosser. Mais le soir, toujours pas de Penny. Y avait sa bagnole qu'était toujours là. J'ai encore passé des coups de fil et j'ai fait le tour des bars pour vérifier. Binghamton, Endicott, jusqu'à Fitzmorris. Personne l'avait vue.

Il a levé la main pour s'essuyer l'œil. Elle tremblait.

— OK. Et sinon, t'as dit que t'avais tiré sur quelqu'un, il paraît ? C'est un mensonge, ça, pas vrai ?

Cette partie-là de l'histoire, Ed me l'avait racontée au téléphone, sans les détails. Ça collait pas. On avait pas eu de blessé par balle, ni dans le comté d'Holebrook ni dans les autres. À mon avis, c'était plutôt un mauvais rêve ou un délire dû à un taux d'alcool dans le sang trop élevé ou trop faible.

Kevin est resté un moment sans répondre, et puis tout d'un coup :

— J'aurais pas dû dire ça. Laissez tomber, c'est des conneries, j'étais bourré. J'ai tiré sur personne.

— D'accord, et c'était où que t'as tiré sur personne ?

Il a poussé un soupir avant de lever les yeux au ciel.

— Et le flingue, il est où ? j'ai enchaîné.

Il a mis un index sur sa tempe et il a fait semblant de se faire sauter la cervelle. C'était pas pour moi, enfin je pense pas. Quand nos regards se sont croisés, j'ai compris qu'il y

avait un truc qui clochait avec ce mec, mais aussi avec la petite caravane où on s'était rencontrés la première fois.

— Faut me dire où t'étais, Kev, et faut me le dire maintenant.

— Vous me promettez que vous allez chercher Penny ? Elle est peut-être... on perd du temps, là.

— Lève-toi, s'il te plaît.

En lui faisant une fouille au corps, j'ai senti son odeur corporelle. Elle était âcre comme du fromage, mais douce comme du pain ou de la bière. Aucune arme sur lui.

— Si elle est morte, c'est pas moi qui l'ai tuée.

— Compris.

O'Keeffe a tendu les poignets pour que je lui passe les menottes. J'ai secoué la tête.

— T'es venu comment ?

— À pied.

— Et ton pick-up, il est où ?

Il m'a lancé un regard résigné.

— J'en sais rien.

J'ai posé le bras sur son épaule et je l'ai emmené jusqu'à mon véhicule.

Pendant le trajet jusqu'aux bureaux du shérif, j'ai repensé à ma visite à la caravane, cet hiver, et à toute leur histoire. On se pointe après un appel domestique en s'attendant à tomber sur des gens encore en plein dans le combat à l'origine de l'appel, en train de crier et de s'empoigner. Quand on rentre pour prendre la défense de quelqu'un, en général, on a des chances de se manger un ou deux taquets au passage. On est la personne qu'ils détestent tous les deux plus que l'autre. Mais cette nuit-là de janvier, quand je m'étais garé devant la caravane, un peu à l'écart de Dunleary Road, avec mes lumières bleues qui éclairaient la forêt en blanc et la baraque de Swales qu'on distinguait à peine à travers les arbres, tout était silencieux. J'avais tapé à la porte et j'étais entré. La première chose qu'O'Keeffe m'avait demandée, c'est d'éteindre mes lumières pour que le propriétaire sache pas que j'avais rappliqué.

Quand j'étais revenu, les deux étaient assis dans la cuisine, Penelope à la table et Kevin par terre, le dos contre le frigo. Penelope Pellings était charmante, avec des longs cheveux châtain

clair et les dents légèrement en avant, une petite femme toute menue. O’Keeffe, il avait les cheveux longs, lui aussi, tirés en queue de cheval, avec plusieurs gros colliers à boules par-dessus son pull tricoté à la main. Ils étaient restés sans un mot pendant que je tapais des pieds sur le sol pour virer la neige de mes bottes et que je baissais la tête pour radiner à l’intérieur. Les seules traces de lutte que j’avais remarquées, c’étaient les narines de Penelope qui se dilataient, un couteau de boucher posé devant elle sur la table et des serviettes en papier pleines de sang autour de la main de Kevin.

Est-ce qu’ils avaient bu ? Oui, un peu. Pris de la drogue ? Non, à ce qu’ils disaient. À ce moment-là, je me fichais un peu de ce qui avait causé tout ça ; ils s’étaient disputés, battus, et on avait claqué une porte avant de la bloquer pour se protéger de Penny. C’était la goutte d’eau qui avait fait déborder le vase. Elle avait attrapé le couteau le plus aiguisé qu’elle avait trouvé et elle était restée à attendre.

Le couteau avait joué le rôle de miroir et ils avaient à peine reconnu leur reflet. C’est comme ça que les choses s’étaient calmées, et à ce moment-là, avec la main d’O’Keeffe qui dégoulinait de sang sur le sol, le sentiment qui dominait chez eux, c’était la honte. J’avais demandé à parler avec Penelope en privé et Kevin avait hoché la tête.

On était sortis et même avec la veste rembourrée qu’elle portait sur les épaules, elle s’était mise à frissonner.

— On s’est battus et j’ai pété un câble, elle m’a dit, en gardant les mains serrées l’une dans l’autre comme pour les empêcher de s’envoler comme des chauves-souris déchaînées. Il m’a jamais frappée.

— C’est déjà ça, j’avais répondu.

Penny avait regardé en direction des bois.

— Y a des fois où j’en peux plus, de tout ça.

— De tout ça quoi ?

— Il s’en fout, lui. Il bosse dans ses granges à retaper, il rentre torché tous les soirs – pas ivre, non, torché – et il se réveille le lendemain pour aller faire la même chose. On va jamais récupérer notre fille, comme ça. Je l’ai suivi, moi, le programme. Je suis restée clean. Mais les services de l’enfance,

ils disent que je dois encore faire ci, ou ça. C'est quand que ça va redevenir comme avant, hein ? Je sais que c'est dur, la vie, des fois, mais je pensais pas que je vivrais comme ça un jour, quoi. Désolée. Je dois vous saouler.

— Tu voulais faire quoi, en fait, l'obliger à s'arrêter de boire ? j'avais demandé.

— Un truc comme ça, ouais. Écoutez, croyez-moi ou pas, Henry, mais c'est pas vous que j'ai appelé.

— Ah non ?

Elle avait senti le doute dans ma voix.

— On me la fait pas, à moi. Ni lui, ni personne. C'est pas normal d'avoir le pouce gros comme ça, bordel. Il était trop bourré pour conduire dans la neige jusqu'à l'hôpital et il voulait pas admettre qu'il devait aller faire examiner sa main. Sauf que s'il le fait pas, il va plus pouvoir bosser du tout, quoi, et là, on va vraiment se retrouver dans la merde. Du coup, j'ai appelé une ambulance, elle avait continué en frappant sa poitrine avec la paume de la main. Il essaye de me protéger en disant que c'est pas grave. Parce que si y a pas grand-chose...

J'aurai pas besoin d'en informer les services de protection de l'enfance.

— Je vais passer un appel radio, je lui avais fait.

J'étais retourné dans mon pick-up et j'avais contacté l'équipe de secours avant de retourner à l'intérieur pour attendre. Penelope s'était assise sur les genoux de Kevin et elle avait passé la main dans ses cheveux. Je m'étais demandé si cette démonstration d'affection avait pas été montée pour moi. Mais ça m'avait paru plutôt sincère. Je m'inquiétais pour elle, évidemment.

Je les avais observés, tous les deux, sans trop savoir quoi dire.

— Promettez-moi que j'aurai pas à revenir ici pour un truc dans le genre.

— Promis, m'avait répondu Kevin.

— Sans blague, vous cherchez quoi, vous deux ? Où vous comptez aller, comme ça ?

— Nulle part, avait fait Kevin.

— En vacances ? avait plaisanté Penelope.

Pas loin de six mois plus tard, au sous-sol du palais de justice du comté d'Holebrook, assis sur un banc dans le couloir, à côté de Kevin, j'essayais de me persuader que j'étais pas passé à côté d'un truc important. Depuis notre rencontre, cet hiver, Kevin s'était laissé aller et maintenant, il avait presque l'air d'un clochard. Ses dents étaient de la même couleur qu'un vieux journal et sa voix plus rauque, à cause de la fumette. La peau de son visage avait enflé mais celle de ses mains avait séché pour se transformer en corne. Il était passé du jeune hippie affable à un de ces types – on en connaît sûrement tous un, au moins – qu'on voit sur leur vélo pour aller chez le grossiste acheter leur pack de trente quotidien et qui ont l'air à la fois plus jeune et plus vieux qu'ils le devraient.

Un agent de police nous a emmenés, O'Keeffe et moi, dans une salle de conférences vide, où on s'est assis à une table en bois ébréchée jusqu'à ce que le shérif Dally vienne toquer à la vitre. Je suis sorti de la pièce pour le rejoindre dans le couloir. Avec le flic, ils m'ont écouté leur présenter la situation aussi vite et avec autant de détails que je pouvais.

Dally s'est tourné vers son gars :

— Rappelle les hôpitaux. Vérifie jusqu'à Dunmore et le comté de Wyoming, vois si la police d'État a quelque chose qui pourrait correspondre.

Quand le flic est parti, Dally m'a demandé :

— Vous comptez vous y prendre comment ? Vous croyez qu'il va nous parler ?

Je lui ai répondu que oui, sûrement. Il m'avait posé la question par politesse, mais je savais qu'il allait intervenir lui-même. Je l'aimais bien, moi, en tant que shérif et aussi en tant que personne. Mais il était un peu rigide, comme la plupart des descendants d'Écossais presbytériens qui avaient fondé Fitzmorris, et du coup, il avait tendance à penser non seulement qu'il avait raison, mais qu'il *était* la raison. Je l'avais déjà entendu dire plusieurs fois que faire son métier, c'était comme jouer au jeu de la taupe. Son monde et celui de Kevin se croisaient jamais, sauf sur les procès-verbaux. D'ailleurs, c'est peut-être ça qu'il faut pour être un bon shérif : de la distance et pas mal d'orgueil. Mais ça, moi, avec mon éducation,

c'était un luxe que je pouvais pas me payer. Tout le monde était l'oncle ou le cousin de quelqu'un. Depuis ces deux ou trois dernières années en poste à Wild Thyme, le shérif avait commencé à capter que je pouvais être utile à communiquer avec certains types de personnes comme les indigents, les racailles ou les marginaux.

Dally a tapé à la vitre avant de rentrer. On s'est tous dit bonjour, et puis plus rien. O'Keeffe s'était muré dans un silence méfiant.

— T'as besoin d'un truc ? je lui ai demandé. De l'eau, un soda ?

— Vous avez pas un petit remontant, plutôt ?

Il a sorti une cigarette aplatie et à moitié fumée de sa poche avant de l'allumer.

— Je supporte pas de demander ça, d'habitude. Je sais que... Merde, il est quelle heure ? il m'a fait, en poussant un petit rire sans conviction. Je suis au courant que c'est pas le moment, hein, mais c'est juste que... ça m'aiderait un peu à me remettre sur pied, quoi. OK, tant pis, fallait que je tente. Elle est plus là. Vous allez me filer un coup de main ?

— Tu sais ce qu'il m'arrivait, quand j'étais jeune et que je picolais trop le vendredi soir ? a commencé Dally. Je me réveillais avec l'estomac en vrac et un mal de tronche pas possible. Même à l'intérieur, je me sentais pas bien. Je savais que j'avais fait un truc, mais quoi, ça, aucune idée. Et si je m'en rappelais pas, c'était presque comme si c'était pas arrivé du tout.

Là-dessus, Dally a fait une pause avant de sortir un petit magnétophone et de le poser au milieu de la table, en aimantant nos regards.

— Sauf qu'y avait une bosse dans la carrosserie de mon pick-up qui était pas là le jour d'avant, il a continué. J'avais aussi le tee-shirt déchiré et un œil au beurre noir. Ça, par contre, c'était réel. Des fois, j'appelais un de mes potes et je lui demandais "Au fait, j'ai pas trop envie de savoir mais... il s'est passé quoi ?" Et au final, c'était mieux de savoir. La plupart du temps, c'était pas aussi horrible que ça. C'était pas vraiment moi. C'est ce que j'essayais de me dire. J'avais trop bu.



O’Keeffe mordait pas à l’hameçon. Dally a fait un signe de la main en direction de l’enregistreur.

— Ce qu’on fait là, on appelle ça une audition libre, il lui a dit. T’es pas en état d’arrestation, et pour autant que je sache, t’as rien fait de mal. T’es là parce que t’en as envie et parce que nous aussi. Donc t’es libre de partir quand tu veux, OK ?

— OK.

— Stresse pas à cause du magnéto. C’est juste un entretien. Comme ça, si tu dis un truc qui peut nous servir plus tard, au moins, on aura les bandes.

— Vous servir à quoi ?

— Pour l’instant, on en sait rien. Tu dis que ta copine a disparu. Donc on sait pas encore comment, mais si elle a des problèmes, c’est les détails qui vont nous aider.

O’Keeffe s’est enfoncé encore un peu plus dans sa chaise avant de hocher la tête.

— Dis-le, s’il te plaît, comme ça on enregistre ton accord.

— J’ai déjà dit OK.

Il y avait des blancs dans son histoire. Comme avec moi, il a insisté sur quelques points : il était rentré à 2 h 30 le matin du 18 mai. Penelope était plus là et la caravane était en bordel. Le soir d’après, ses recherches s’étaient terminées quelque part à Fitzmorris. En général, on fait pas qu’un seul interrogatoire et puis basta. On en fait un autre, et puis encore un autre, la version des faits qu’on nous donne change petit à petit pour revenir ensuite à celle d’avant, on insiste sur des détails mineurs avant de les laisser tomber, tout ça pour chercher le mensonge ou la vérité qui pourrait nous être utile. On est revenu sur les faits encore deux ou trois fois. O’Keeffe affirmait qu’il avait passé la soirée de la disparition supposée à faire la fête avec d’autres gens dans une clairière, sur le rivage nord de Maiden’s Grove. Il s’était contenté de traîner dans le périmètre à picoler, et aussi, certainement, à fumer de l’herbe. Des fois, les habitants du coin viennent se garer sur Dunleary Road et prennent un chemin qui traverse le domaine de Swales pour venir faire ce genre de choses. Ça arrivait qu’ils se garent à côté de chez Kevin et Penelope. Mais ce soir-là, non, tout le monde s’était garé sur Dunleary, personne à côté de

la caravane. O’Keeffe était pas certain de qui pourrait venir confirmer ce qu’il nous disait. Est-ce que Penelope était avec eux sur le rivage, ce soir-là ? Sûr, mais elle avait remonté la colline toute seule pour rentrer au bercail. Personne était venu s’incruster, ils se connaissaient tous.

— Ça lui arrivait d’aller nager dans le lac ? j’ai demandé. Pas forcément cette nuit-là, mais en général.

— Ouais, m’a répondu Kevin, avant de piger ce que je voulais dire. Non, non, c’était une super nageuse, elle y allait tout le temps. Tout le temps. Enfin, pas ce soir-là, évidemment, elle est encore trop froide, l’eau. Écoutez, faut vraiment que vous alliez là-bas et que vous la retrouviez. Je vous en supplie.

— Ça sera fait en temps voulu.

— Et ce gars, là, sur qui tu dis que t’as tiré ? a enchaîné Dally.

— Non mais sérieux, quoi. Pour la dernière fois, c’était des conneries, ça, laissez tomber. Faut que vous alliez voir ma piaule. Faut me croire, là.

— Ben je veux bien, moi, a fait Dally. Le truc, c’est que tu nous as dit que t’avais shooté un mec, la nuit dernière. C’est pas des trucs qu’on invente ou qu’on oublie, ça...

— Non, non, non et non.

— En plus, si à l’heure qu’il est, le type est toujours je sais pas où en train d’agoniser par terre et de pisser le sang, t’as une chance de lui sauver la vie, c’est...

— Non.

— Et tu pourrais sauver la tienne, aussi, a conclu le shérif.

O’Keeffe a pas bronché et il s’est mis à regarder par la fenêtre du sous-sol. Il pouvait rien voir d’autre que de l’herbe, le ciel et quelques branches. Il s’était installé dans le néant.

Kevin O’Keeffe, c’était rien d’autre qu’un bon vivant, un gars sympa. La première fois que je l’avais rencontré, c’était un matin il y a de ça quelques années, quand je bossais au black pour Ed sur les chantiers de construction. J’étais en train de me garer sur un site, dans le sud du comté de Susquehanna, quand j’avais aperçu Kevin avec ses cheveux longs qui faisait semblant de se taper le pare-chocs arrière de son pick-up jaune. C’était encore un jeune homme, à l’époque ; vraiment jeune.

Là, c'était plus le cas, même s'il devait pas avoir vingt-cinq ans. Qu'est-ce qu'il savait du monde, où est-ce qu'il allait, qui est-ce qu'il était ? Il était peut-être en train de le découvrir.

— Donc, une dernière fois, j'ai repris. Tu rentres chez toi et Penelope est plus là. Ça t'a inquiété ?

— Pas... non. Elle sortait, des fois.

— Où ça ?

Silence.

— Et quand t'es rentré chez toi, y avait sa voiture ? Elle en a une ?

— Oui. Aux deux.

— Mais c'était le boxon dans la caravane, j'ai continué. Ça arrive souvent, ça ?

— Ouais, mec. Comme je vous dis, les portes...

— Alors du coup, pourquoi...

— Y avait des cheveux, il m'a expliqué en haussant la voix.

— Des cheveux ?

— Ouais, ses cheveux à elle, par terre. Je les ai remarqués que le lendemain dans l'après-midi. Y avait du sang dessus, bordel !

— Et y en avait beaucoup, du sang ?

— Y en avait assez, en tout cas, il m'a rétorqué. Au début, je me suis dit... que ça devait être moi. Je voyais des trucs, des fois. Je suis peut-être en train de devenir taré. Mais ça, en tout cas, c'était bien réel, putain.

Dally a donné le signal et on est tous les deux sortis de la pièce.

— Il vous en a déjà parlé, de ça ?

— Non, c'est la première fois que j'entends parler de sang.

Le shérif est retourné dans son bureau pour écouter le rapport de l'officier Hanluain sur les hôpitaux : toujours aucun blessé par balle. Il avait aussi eu une petite conversation au téléphone avec le procureur et mis au parfum le vétéran du Corps des Marines à qui on faisait appel en tant que plongeur-sauveteur. J'ai monté la garde devant la porte de la salle de conférences et quand Dally a refait son apparition, on est retournés à l'intérieur.

Kevin a soupiré avant de lâcher :

— Bon, je dis ça, je suis sûr de rien. De rien du tout. Mais si vous allez à la piaule, le temps que vous arriviez et que vous me fassiez signe – vous me dites, hein, quand vous y êtes – y a peut-être une chance que je me rappelle d'un truc, à propos de la nuit dernière.

Après un trajet d'une demi-heure qui m'a pris quatorze minutes, je me suis retrouvé devant la caravane de Kevin et Penelope, entourée de quatre gros chênes. Le feuillage des arbres commençait à repousser et la canopée bloquait la plupart des rayons du soleil, en laissant quand même passer quelques taches de lumière qui tremblotaient sur l'herbe. À une époque, un treillage blanc avait caché l'espace entre le plancher de la caravane et le sol, mais maintenant, il était en partie arraché. J'ai passé le faisceau de ma lampe là-dessous sans rien remarquer de spécial, à part quelques canettes de bière éparpillées sur la terre compacte. Il y avait deux serviettes en guise de rideaux à la fenêtre de la chambre et des stores vénitiens aux autres, avec quelques lattes en moins. Sur la droite, derrière un ou deux hectares de forêt, on voyait la silhouette du château en pierre de Swales qui s'élevait. J'ai gratté la semelle de mes bottes avec un petit tournevis et j'ai enfilé des gants en latex avant de rentrer dans la caravane.

À l'intérieur, on avait tout nettoyé. Enfin, en tout cas, j'ai vu aucune trace de sang, pas de meubles ou d'assiettes cassés, pas de signes de lutte. Il y avait des magazines et des bouquins empilés un peu partout, ça oui, de la vaisselle sale dans l'évier, une couche épaisse de poussière et des mouches crevées sur toutes les surfaces en hauteur. Mais le plancher était nickel. Par contre, bizarrement, j'ai senti une odeur assez forte de métal et de fumée. La porte en accordéon entre le séjour et la cuisine était dans un sale état, mais toujours intacte. Pareil pour celle de la cuisine qui donnait sur la chambre, où on voyait un drap jauni et froissé. Il était tendu qu'à trois coins du matelas. On voyait aussi des piles de livres des deux côtés du lit et dans un coin, un téléphone portable avec des ailes de fée bien installé sur son support. La porte de la salle de